

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 13 (1925)

Artikel: Dans quel sens : le christianisme est-il une religion?
Autor: Monod, Wilfred
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380100>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DANS QUEL SENS LE CHRISTIANISME EST-IL UNE RELIGION ? (1)

I

La tâche que j'ai assumée, ce soir, est ingrate. Non que je reste insensible au privilège de m'adresser à un pareil auditoire. Mais j'ai peur de donner le change sur mes véritables intentions. Soyez certains que mon but n'est point de soutenir un brillant paradoxe, au risque d'affliger les uns et de scandaliser les autres. Je suis ici pour rendre témoignage à la vérité, telle que mon âme l'a saisie ; et j'estime accomplir un devoir en vous exposant très simplement, et très librement, mes conclusions ; car celles-ci conduisent à rapprocher, sur un plan supérieur, les esprits les plus divers, voire les plus opposés. Or, quiconque travaille à unir les hommes en dissipant quelque malentendu séculaire, travaille au salut d'une Europe en perdition.

Au surplus, je ne prétends pas soutenir un système. Je demande la permission de vous confier une pensée qui me paraît très importante, puisqu'elle intéresse l'avenir du christianisme ici-bas. J'espère que vous ne perdrez point votre peine, en écoutant un exposé que j'aurais souhaité plus bref ; quant à moi, je suis d'avance payé de mon effort par votre intelligente sympathie.

Dans quel *sens* le christianisme est-il une religion ? Peut-être aurais-je dû poser la question sous une forme plus précise : dans quelle *mesure* le christianisme est-il une religion ? Peut-être même, aurais-je dû pousser la hardiesse jusqu'à demander : le christianisme *est-il* une religion ?

(1) Discours prononcé le 15 juin 1925 au Palais de Rumine (Université de Lausanne), à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de la Société vaudoise de théologie.

Je vise la notion traditionnelle de la religion, telle que l'élabora un paganisme immémorial ; cette épithète n'est pas exagérée, puisque les archéologues évaluent à 230.000 ans la période qui s'étend, depuis l'âge des plus anciens squelettes humains fossiles, jusqu'au début de « l'histoire » proprement dite.

Le christianisme est-il une religion ? Question absurde, si l'on néglige de définir les termes. Evidemment, le christianisme historique, tel qu'il s'est développé au cours des siècles, sous des formes diverses, à l'intérieur des cadres ecclésiastiques, est et veut être une religion. Peut-on en dire autant de l'Evangile, c'est-à-dire du « Bon Message » apporté par Jésus le Révélateur ? L'enseignement du Messie donne-t-il, vraiment, l'impression que le Christ ait voulu fonder une religion ?

On répondra que la question est naïve, et qu'aucun des grands pionniers religieux de l'humanité n'a jamais prétendu fonder une religion, comme on plante une vigne ou comme on bâtit une maison. Si, autour de leur enseignement ou de leur personne, une forme religieuse a pris naissance, elle s'est développée à leur insu ; le digne Confucius, par exemple, si fidèle à l'agnosticisme métaphysique, ne cherchait guère à orienter ses disciples vers le monde invisible ; quant au tragique Bouddha, on se demande encore s'il croyait, ou non, en Dieu. Cela n'empêche point, aujourd'hui, les sectateurs de Confucius et de Gautama d'affirmer des credos, et de pratiquer des rites, qui sont le signe distinctif des religions historiques.

Mais le cas de l'Evangile est essentiellement différent. En effet, le but poursuivi par les Confucius et les Gautama, par les Zoroastre, les Moïse ou les Mahomet, était de telle nature, que les religions nées malgré eux, ou à leur insu, ou par leur initiative, concordèrent sans effort avec ce but suprême ; l'ensemble appartenait à un même niveau de la pensée, et se développait sur un même plan de la réalité. Au contraire, il suffit de lire l'Evangile, l'Evangile du Royaume de Dieu, pour apercevoir les contradictions les plus flagrantes entre le message du Messie et l'organisation doctrino-rituelle qui s'empara, plus tard, de la Bonne Nouvelle et la marqua de son empreinte. Vous savez que ce travail d'interprétation, de traduction, de mise au point, commença de fort bonne heure. La sincérité nous oblige à reconnaître une différence noire d'atmosphère et de tonalité entre le christia-

nisme du Sermon sur la Montagne et le christianisme de l'épître aux Romains. Dès lors, à moins de nier le christianisme du Christ et d'attribuer l'invention du christianisme à l'apôtre Paul, il nous faut prononcer un jugement de valeur sur les deux christianismes contigus, celui des évangiles et celui des épîtres, celui du Maître et celui du disciple. La conclusion logique et religieuse du parallèle s'impose : lorsque Jésus et Paul parlent ensemble, le dernier mot appartient au Seigneur ; au-dessus du christianisme de Paul brille, en sa pleine autorité divine, le christianisme du Christ.

Eh bien ! quand j'ouvre l'Evangile, j'y cherche en vain les caractéristiques des religions traditionnelles ; par exemple, la défiance à l'égard de la raison, de la science, de la libre recherche intellectuelle. Je n'y trouve point, davantage, un seul enseignement sur l'attitude à prendre envers un mourant pour le préparer à l'éternité. Je ne découvre pas, non plus, une seule tendance notoirement rituelle, ou sacramentaire ; point de sapes souterraines creusées vers des avant-postes hostiles : Dieu n'est pas l'Ennemi, mais l'Ami, le Père.

Au contraire, il semble que la religion de nos ancêtres préhistoriques se concentrat dans leurs prodigieux et pathétiques efforts pour amadouer les esprits ou les dieux. La magie primitive, peut-être antérieure à la religion, avait prétendu dominer la nature ; elle faisait pousser les moissons, elle faisait lever le soleil comme Chantecler. Quand on s'aperçut, peu à peu, que les rouages de l'univers tournaient sans le secours de l'humanité, celle-ci, pour échapper au fatalisme des choses, s'orienta vers la divinité elle-même ; renonçant à domestiquer la Force propulsive du monde, on l'implora ; on essaya de la gagner par des flatteries, des cadeaux, des actes de soumission.

Mais en définitive, si l'homme n'est un animal religieux que dans la mesure où il est un animal métaphysique, une créature inquiète qui cherche obstinément à percer l'impénétrable brouillard des *origines* et des *fins* de l'univers, la religion ne cessera jamais de tourmenter l'homme ; et le genre humain désabusé, revenu (« avec armes et bagages », cette fois) à l'ignorance de nos ancêtres nus, n'aura d'autre ressource ou d'autre programme que de recommencer la même enquête séculaire à frais nouveaux, soutenu par la sière et mélancolique devise du Taciturne : « Je

n'ai pas besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévéérer. »

Ainsi l'humanité serait vouée à tourner indéfiniment dans le même cercle, à ramer sans fin à l'intérieur du même petit lac fermé, qu'enserre la haute montagne du cultuellisme sacrificiel et sacramentaire. Or, ce cultuellisme, en dernière analyse, même quand on sauvegarde les distinctions nécessaires, est une survie des préjugés les plus naïfs et des superstitions de la préhistoire; puisque les premiers sacrifices consistaient à nourrir le dieu, tandis que les plus anciens sacremens consistaient à le manger.

Songez-y : quel est le ressort caché de toutes ces pratiques ? Au fond des manifestations cultuelles, transmises de siècle en siècle jusqu'à nous, le sentiment dominateur, excitateur, c'était la crainte ou le respect de l'invisible, du sacré. J'ose affirmer qu'un pareil sentiment, pris en lui-même, n'a aucune valeur morale et spirituelle, pas plus que le gémissement du chien qui hurle à la lune.

Certes, je ne prétends point nier que l'âme humaine, par cela seul qu'elle est humaine, renferme le sentiment normal et légitime qu'on pourrait appeler le sens du mystère ou le pressentiment de l'au-delà ; je sais que bien des libres-penseurs, en dehors des églises, ont de la vie une conception que les psychologues appelleront à bon droit « religieuse », parce qu'elle est grave, poétique, paisible, également éloignée de l'ironie voltaire et du blasphème nietzschéen ; je sais que beaucoup de panthéistes, conscients ou inconscients, déclarent éprouver dans la nature les émotions dites « religieuses » qu'ils ne trouvent pas dans un sanctuaire. Mais j'appelle votre attention sur le fait que toutes ces manifestations si intéressantes, si délicates souvent ou si raffinées, ne représentent point en elles-mêmes, et par cela seul qu'elles existent, une énergie morale, un capital spirituel. Si elles ne sont pas utilisées au profit d'un principe supérieur, si elles ne sont pas élevées au-dessus de ce plan vague où traînent dans le clair-obscur les instincts, les pressentiments, les rêveries, les débiles fantômes d'une imagination flottante, je dis que les expressions même nuancées du sentiment dit religieux, au sens large et humain du terme, n'ont pas plus de valeur substantielle et de vertu régénératrice que les sombres, stupides ou cruelles divagations de la sorcellerie primitive ou du magisme préhistorique.

Car en dernière analyse, que le sentiment dit religieux soit, ou non, encadré dans une organisation cultuelle, un pareil sentiment, tel qu'il nous arrive du fond des âges, n'est que le reflet en nous d'un univers inconnu ou inconnaisable. Et comme tel — je le répète et j'insiste — il ne contient pas un atome de vraie religion, si la religion vraie est une grandeur d'ordre moral et spirituel. Par conséquent, vouloir fonder tout l'appareil dogmatique et rituel des diverses confessions religieuses, ici-bas, sur le pur et simple sentiment du mystère, et sur la terreur du sacré ou du tabou, c'est confesser que tous les clergés du monde, le sachant ou non, le voulant ou non, par ignorance, par candeur, ou par habileté, exploitèrent systématiquement, depuis l'époque antédiluvienne, la peur de la vie et la crainte de la mort.

Pareille attitude, je n'en disconviens pas, est conforme à nos impulsions ataviques les plus invétérées ; elle peut soutenir les manifestations les plus absurdes, ou les plus respectables, d'une piété aveugle et sincère. Mais elle est, par sa racine même, si naturiste, si païenne, si incapable d'authentique spiritualité, qu'elle put inspirer les plus beaux couplets littéraires, et les dithyrambes les plus enthousiastes, à des écrivains qui restèrent absolument étrangers à la révélation évangélique de la religion vraie ; j'ai nommé Rousseau, Chateaubriand, Barrès. On sait que ce dernier découvrit avec ravissement que l'Eglise catholique est le panthéon des divinités gréco-romaines, jamais détrônées, mais affublées de noms nouveaux. Dans son transport, il s'écria : « A la rescousse tout le divin ! » Cette formule du maître écrivain, destinée à élargir le christianisme traditionnel, apporte la plus éclatante justification à ma demande paradoxale : le christianisme est-il vraiment une religion comme les autres, une religion de plus à inscrire au catalogue, et avec son numéro d'ordre dans la nomenclature ?

II

J'aborde, maintenant, une seconde partie de mon exposé. Nous avons reconnu que l'homme est un animal religieux. Il le fut dès l'origine, il l'est, il le restera ; mais c'est là une constatation qui paraît inquiétante pour l'avenir, étant donné le sens que l'humanité, livrée à sa pente, attribue toujours à la religion.

Rassurons-nous ! Si l'homme fut défini : « l'animal religieux »,

il a mérité aussi d'être caractérisé magnifiquement par le philosophe Littré, en ces termes : « Animal raisonnable qui occupe le premier rang parmi les êtres organisés, et qui se distingue des plus élevés d'entre eux par l'étendue de son intelligence et par la faculté d'avoir une histoire, c'est-à-dire la faculté de développer, d'agrandir sa nature... » *La faculté d'avoir une histoire !* Saluez cette formule de libération. Elle ouvre à notre race, non seulement une porte sur l'avenir, mais sur l'infini. La vieille conception positive, concrète, et terrienne ou terraquée de la religion, nous tenait collés à la Nature, à l'éénigme des choses et de la vie ; cette vieille religion, tout comme la moderne science, nous claquemurait dans le double mystère du visible et de l'invisible ; mystère qui, ainsi énoncé, n'a aucune âme, n'offre aucune substance morale. Classer la réalité de l'univers en deux catégories : *ce qui se voit, ce qui ne se voit pas*, en quoi cela intéresse-t-il notre moi réel, notre personnalité spirituelle ? Les physiciens aussi parlent de rayons X. Dans ce domaine-là, Magie, Religion et Science marchent la main dans la main, comme les trois Grâces, ou les trois Parques, de la mythologie, sans nous apporter aucune révélation authentique, régénératrice, aucun moyen de nouvelle naissance.

Au contraire, sur le terrain de l'histoire, nous échappons à la geôle de la nature ; nous brisons les fers qui nous enchaînaient dans l'étroite cellule de la Fatalité. L'Histoire est le royaume quasi fantastique du libre arbitre ; celui-ci, dès qu'il existe, et pour peu qu'il existe, et quelles que soient les restrictions métaphysiques ou morales qui en limitent l'élan, s'affirme ici-bas comme la faculté de poser des commencements nouveaux, de déclencher des aiguillages inattendus.

Or, le christianisme appartient à l'Histoire. Certains penseurs l'ont regretté ; ils en ont exprimé leurs condoléances à l'Evangile, comme si la vérité qu'il renferme devait y perdre ce caractère d'universalité, de nécessité qui, paraît-il, assure à l'Idée pure le rayonnement de l'Absolu. Mais cette argumentation ne pèserait d'un poids décisif, que si le christianisme devait s'enfermer, lui aussi, comme la magie, comme la science, ou comme la Religion traditionnelle, à l'intérieur de l'intellectualisme, de la cosmologie et d'une philosophie de la nature : *De natura rerum*.

Au contraire, le christianisme est un phénomène historique ;

il n'était pas donné, implicitement, dans le germe d'une Evolution physique ou logique ; si quelque chimiste surnaturel avait analysé, au début des choses, le contenu de notre bouteille mondiale, il n'aurait pas trouvé le christianisme en suspension dans le liquide initial. Voilà un fait. L'Eglise du Christ, si elle se comprend elle-même, pourrait en recevoir une force immense. Car l'Evangile, sous cet angle-là, nous apparaît comme une véritable nébuleuse de virtualités inépuisables. Mais dans quel domaine se manifesteront ces possibilités infinies ? Est-ce véritablement sur le terrain dit religieux, au sens traditionnel du terme ?

Je demande la permission d'en douter ; et voici pour quelles raisons. Quand on enveloppe d'un regard d'ensemble tout le développement religieux de l'humanité, on remarque un phénomène extraordinaire, et qui revêt une importance capitale pour le philosophe. Ce phénomène pourrait se définir ainsi : l'Esprit qui travaille et dirige l'humanité n'a cessé de la conduire dans le sens de l'irréligion ; je veux dire dans le sens d'une protestation toujours plus consciente et plus vive contre les formes officielles de la religion.

Rappelez-vous, en effet, que toutes les religions connues se manifestèrent sous une double apparence, très significative : elles furent *grégaires* et elles furent *rituelles*. « Grégaires », puisque la religion était liée au sol de la ville et au terrain même de la patrie, cimetière des aïeux ; « rituelles », puisque la religion, séparée de la pensée ou de la conduite, se concentrat essentiellement dans la performance de certaines cérémonies liturgiques.

Dans un pareil système, l'individu restait inexistant, soit au point de vue intellectuel, soit au point de vue moral ; il était bouclé. Sur son âme pesait une double emprise religieuse, celle de la *Cité*, celle du *Clergé* ; la Cité ou « César », et le Clergé ou « Dieu », formaient les deux branches d'une tenaille solide.

Mais l'Esprit qui éclaire tout homme et qui ne se laisse point sans témoignage dans les consciences, visait en réalité, sur la terre, non la formation des religions, mais l'éclosion des personnalités. Car le chef-d'œuvre de l'Esprit, dans l'univers, c'est la personne ; non pas le simple *individu*, trop souvent grêle, solitaire, égoïste, mais la *personne* morale et spirituelle, dans la riche complexité de ses énergies divines. Et c'est pourquoi l'Esprit qui travaille à la délivrance de l'humanité suscita peu à peu, au

sein des religions constituées, un fécond malaise, un mécontentement prophétique. Abraham en reste le type classique : « Sors de ton pays et de ta parenté », échappe à ta prison religieuse ! lui ordonne l'Éternel.

Bref, sous le règne de la religion antique, la personnalité spirituelle en était réduite, pour « s'affirmer » — ou plutôt pour « obéir » — à se créer un *alibi*, à se jeter dans des voies de traverse en pleine solitude, ou à se réfugier dans de petits cénacles. Ainsi naquirent, à l'ombre du paganisme oriental, les clans d'initiés aux « Mysteria » asiatiques, une franc-maçonnerie de « désabusés du grand bluff sacerdotal » (1), une confrérie d'associés, librement recrutés ; ils se transmettaient des mots de passe, des secrets jalousement gardés sur les moyens de l'expiation efficace, et d'une régénération qui procurait au bénéficiaire les moyens physiques et moraux de l'immortalité bienheureuse, l'*athanasie*. D'autre part, à l'intérieur du judaïsme clérical ou rabbinique, envahi par la fumée des holocaustes et par la poussière des parchemins, la légitime protestation des âmes déclencha un mouvement de piétisme libérateur ; et ce fut la communauté des « humbles » ou des « pauvres » d'Israël, cette famille religieuse des psalmistes qui tenaient des réunions de prière, et qui chantaient sans prêtres nilévitiques, comme des méthodistes en leurs conventicules.

Dans ces diverses tentatives (si pures et si touchantes au sein du peuple juif, si imparfaites et si grossières dans le monde païen), il faut reconnaître les courants cachés qui entraînaient l'âme humaine vers une révélation divine, celle qui avait jailli, dans l'histoire, avec tant d'impétuosité, sous la forme du prophétisme israélite. Que signifiait celui-ci ? Avant tout, il affirmait que la véritable religion, celle du cœur et de la conscience, n'est pas liée indissolublement aux cérémonies cultuelles, aux manifestations sacrificielles et sacramentaires. Celles-ci possèdent une immense valeur esthétique et pédagogique, mais elles n'ont point de valeur magique ou miraculeuse ; et tout l'effort de la protestation prophétique tend vers le but suivant : maintenir le caractère purement symbolique des rites et des dogmes religieux, afin de sauvegarder, au service de l'âme, les grandeurs morales ou spirituelles.

(1) L'expression est de M. Alexandre Westphal dans son introduction à l'ouvrage *Les Prophètes*.

La découverte par les exégètes, au XIX^e siècle, du prophétisme israélite, est un événement d'une portée incalculable. Sans doute, l'Eglise traditionnelle comptait avec les prophètes, de même que l'ancienne astronomie comptait avec le soleil ; pour Ptolémée, il tournait autour de notre globe immobile. Par une semblable illusion d'optique, les théologiens chrétiens plaçaient la religion sacerdotale au centre de la Révélation ; et les écrits des prophètes gravitaient autour. Leur prétendue mission était d'annoncer que l'humanité, en suivant la piste sanglante qui part des cavernes préhistoriques et que pavent les rouges pierres de millions ou de milliards d'autels, aboutirait à contempler sur le Calvaire, puis dans chaque église catholique, l'immolation d'une surnaturelle victime, le sacrifice d'un Dieu sacrifié par un Dieu : triomphe de « la Religion » ! Or, la découverte des prophètes a bouleversé pareil système. Aujourd'hui, nous savons que le centre de l'Ancien Testament, son pivot solide, c'est l'idéal des voyants israélites ; il s'affirma, au sein de l'antiquité sacramentaire et magicienne, avec le rayonnement d'une originalité révolutionnaire ; autour de ce foyer tourbillonnent les poussières du ritualisme pulvérisé, comme ces fragments de planètes en morceaux qui errent dans l'espace et fournissent les étoiles filantes.

Quelle vision nouvelle des choses ! Quel bouleversement de l'astronomie religieuse agréée par nos pères ! Il est difficile d'en exagérer les contre-coups pour l'avenir, lorsque la pensée des prophètes aura enfin acquis droit de cité dans l'Eglise. Si l'on me demandait quels sont les penseurs du siècle dernier qui auront marqué l'âme humaine de l'empreinte la plus indélébile, je répondrais : Karl Marx, Darwin, Esaïe ; l'un dans le domaine social, l'autre dans le domaine intellectuel, le troisième dans le domaine religieux. Mais une pareille délimitation ne rend même pas justice à Esaïe. Sans doute, il a jeté dans le monde, en attaquant la conception cultuelle, occultiste et magique de la religion, le ferment d'une prodigieuse agitation spirituelle ; mais quand les incalculables virtualités de son message auront développé leurs multiples conséquences, on s'apercevra de quel poids Esaïe aura pesé sur notre civilisation tout entière, soit sur le terrain moral, soit sur le terrain philosophique. En effet, on ose à peine supposer les résultats de ce double axiome du voyant : d'une part, la religion que l'Eternel exige consiste à être juste ; et

d'autre part, la piété que l'Eternel bénit n'est pas liée au culte.

Objecterez-vous que je force l'opposition entre le prophétisme israélite et la conception universelle des réalités religieuses ici-bas ? Insinuerez-vous que si un Esaïe n'étaie pas solidement les établissements cultuels, il apporte du moins son appui à la Religion dite naturelle ? Mais, sur les trois dogmes fondamentaux de cette religion-là, qui sont *Dieu*, *l'âme* et *l'immortalité*, les prophètes israélites laissent tomber le dernier. On peut même se demander si la négation de la vie future, au sens plein du mot, n'entraîne pas la suppression de l'âme elle-même, dans l'acception spéciale et platonicienne du terme, une substance métaphysique dont l'essence résiste à la dissolution, parce qu'elle est simple, insécable et n'offre aucune prise à la décomposition. En définitive, des trois dogmes de la Religion naturelle, le prophétisme ne conservait que l'affirmation de Dieu ; mais cela, du moins, avec une telle intensité, une telle vigueur, que ce credo fondamental devenait générateur de vérités créatrices et d'expériences vraiment salvatrices. Un Dieu qui est adoré, avant tout, comme l'incarnation de la conscience morale, qui habite le sanctuaire du for intérieur et qui réclame un culte spirituel, devient en l'homme la source d'une énergie religieuse ensemble irrépressible et inépuisable ; et celle-ci, sans vaines spéculations sur l'âme, concept abstrait, développe dans le croyant, par la repentance et la prière, la paix intérieure ; c'est le salut par la foi : réalité concrète, expérimentale, et qui subsiste pour le prophète, même s'il ne s'élève point à la notion de l'au-delà.

En résumé, le voyant israélite qui nous apparaît, dans le cadre de l'antiquité, comme une apparition unique, puisqu'il est l'*homme religieux par excellence*, nous apparaît en même temps, si j'ose le dire, *dépourvu de religion* ; j'entends si l'on emploie, pour le juger, les pierres de touche utilisées par les clergés du monde entier. Il croit en Dieu, diront les tenants du cultuellisme, et c'est tout !

J'avoue que je comprends l'objection, si je me place au point de vue du sacerdotalisme ; et j'essaye de sympathiser avec cette inquiétude. Pareille sollicitude m'apparaît fondée, dans la mesure où le sacerdotalisme correspond à un besoin réel, ou mieux à un besoin légitime de l'être humain ; car tous les besoins de l'âme, fussent-ils superstitieux, féroces, ou fantastiques, sont

réels, puisqu'ils existent. La question n'est donc point de savoir si le sacerdotalisme correspond à un besoin profond, invétéré, universel ; car nul n'en doute ! La question est plutôt de rechercher quelle est la valeur du besoin inné auquel correspond le sacerdotalisme. Et qu'on ne vienne pas nous dire : s'il est inné, il faut l'accepter tel quel, car s'il est instinctif, il est divin. Voilà un singulier principe et qui mènerait, en éducation, à d'étranges mécomptes. Aucun pédagogue ne prétend identifier ce qui est instinctif avec ce qui est *bien*. De même, le psychologue se défend contre une confusion aussi naïve, et aussi néfaste, entre l'instinctif et le *vrai*.

Par exemple, on nous montre sur la terre entière, et depuis l'origine des âges, le millénaire effort de la créature humaine pour offrir un culte à la divinité ; et l'on nous dit que pareil effort ne se manifesterait jamais, s'il n'exprimait point le tréfonds de notre nature. Je le concède volontiers ; je suis persuadé que le cultuellisme œcuménique, transmis jusqu'à nous d'âge en âge, répond à un double besoin de la créature humaine, qui est à la fois souffrante et pécheresse. Il y a, d'une part, un malaise *intellectuel*, qui obsède la raison : le sens du mystère ; il y a, d'autre part, un malaise *moral* qui ronge la conscience : le sens du spirituel, l'intuition d'un dissensément tragique avec l'Esprit « en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être », le pressentiment ou le souvenir d'une mortelle rupture avec la Réalité suprême de qui nous venons et vers qui nous allons. Je suis donc prêt à déclarer que le sacerdotalisme correspond à quelque instinct vraiment inséparable du sentiment même de notre humanité ; mais j'ajoute que l'histoire universelle des religions prouve que cet instinct s'est trompé, sur la véritable manière de trouver satisfaction. Nous devons appliquer à tous les clergés qui essayent d'apaiser les âmes par des gestes, par des rites, par des manifestations purement cultuelles, le dramatique et définitif verdict du voyant : « Ils ne connaissent pas le chemin de la paix ».

On enseigne aux enfants qu'il est impossible d'additionner des *objets* et des *idées*. De même, il est radicalement impossible d'apaiser une âme avec des choses. « Ce qui est né de la chair est chair, déclarait le Maître, et ce qui est né de l'Esprit est Esprit ». Pèse-t-on à la balance un sentiment, soumet-on une certitude aux rayons X ? Alors, comment enfermer le spiritualisme dans

le « chosisme » ? Comment enclore l'âme dans le rite, la religion intime dans le culte extérieur ? Si nos impulsions ataviques nous entraînent dans cette direction-là, elles nous trompent ; l'instinct religieux, comme tous les instincts, peut s'égarer, méconnaître sa vraie nature, et se ruer vers le but par une porte qui mène à une impasse. On l'a dit avec beaucoup de raison : de tous nos instincts, l'instinct religieux est celui qui a le plus grand besoin d'être évangélisé.

Or, tel est, en vérité, le labeur de redressement et de purification qui s'impose au prophète en face du prêtre ; celui-ci est évangélisé par celui-là. C'est un labeur héroïque ; d'abord, parce qu'il exige du voyant une lutte intérieure contre lui-même, une rupture avec l'idéal ancestral qui le domine obscurément dans les fibres les plus intimes de son être ; ensuite, parce qu'il entraîne le voyant, qui est un solitaire, dans un combat inégal avec les forces organisées de la religion traditionnelle. Le prêtre est un général qui, pour alimenter la bataille, puise indéfiniment dans ses réserves, car il a derrière lui tout le passé du genre humain ; le prophète, lui, est orienté vers l'avenir : il escompte des concours éventuels, des renforts aléatoires ; il ne marche point par la vue, mais par la foi.

Etudiez à cette clarté-là nos livres sacrés ; partout, dans la Bible, éclate le conflit du spiritualisme prophétique et du cultuelisme sacerdotal. Non seulement voyants et prêtres s'affrontent en des duels concrets, poitrine contre poitrine, mais la doctrine des uns se dresse contre la doctrine des autres, et cela tout du long des Saintes Ecritures. Celles-ci doivent même, en partie, leur existence à une sorte d'émulation sourde, ou de concurrence avouée, entre la religion cérémonielle du *Temple* et la religion morale des *Ecoles de prophètes*. A travers l'Ancien Testament, on suit l'un et l'autre courant ; ils gardent leur coloration particulière, comme les eaux de la Saône et les flots du Rhône après leur confluent. Dans les livres des Chroniques, on assiste à une tentative cléricale pour présenter, sous l'angle sacerdotal, une histoire de Jérusalem que les livres des Rois dépeignent par un côté différent ; tant est profonde et sans remède l'opposition séculaire entre le prophète et le prêtre !... Voyez Amos contre Amatsia, le prêtre *idolâtre* ; voyez Jésus contre Caïphe, le prêtre *juif* ; voyez Luther contre Léon X, le prêtre *catholique*.

Voilà bien l'aspect sous lequel il convient de contempler le Messie, pour mettre sa figure dans l'éclairage le plus favorable. Que de fois on observe le Christ sous un faux jour ! Que de fois, par un contre-sens absurde, on essaye de transformer Jésus en un « représentant de la Religion » ! Pareille méconnaissance de la réalité serait comique, si elle n'était pas irritante. Car enfin, réfléchissez ! le Christ a-t-il jamais cessé, un seul instant, d'être un laïque, un pur laïque, sans la moindre attache avec le clergé de son temps ? Jamais son nom ne figura sur quelque liste ecclésiastique ou quelque nomenclature sacerdotale. Par contre, Jésus a signé vigoureusement la parabole du Bon Samaritain, cette parabole anticléricale qui déverse l'odieux de la couardise, de la tartuferie et de la pieuse férocité sur le haut clergé de Jérusalem, représenté par un « sacrificateur », et sur le bas clergé personnifié par un « lévite ».

Seulement, « la Religion » se vengea ! Le prophète de Nazareth fut tué par « la Religion ». C'est pourquoi, « la Religion » ne m'en impose plus par l'ampleur de ses tentures et le faste somptueux de ses costumes. Sa belle robe est maculée ; que de taches la déparent ! Elle porte le sang de victimes animales, par milliards ; le sang de victimes humaines, par millions ; le sang des martyrs de la pensée libre et de la conscience, par myriades, — et le sang du Galiléen.

III

Ici, arrêtons-nous pour jeter un coup d'œil sur le chemin parcouru. Quelle impression générale se dégage de notre exposé ? Dans une première partie, nous avons constaté que l'idée traditionnelle et païenne de la religion, aussi vieille que l'humanité, ne représente pas, en elle-même, une grandeur d'ordre moral et spirituel. Dans la seconde partie, quittant le terrain de la Nature pour le domaine de l'Histoire, nous avons observé qu'une élite humaine, symbolisée par les voyants israélites, protesta, d'âge en âge, contre une conception purement rituelle et sacerdotale de la religion ; pour ces précurseurs, la piété authentique a son centre de gravité, non dans les cérémonies du culte, mais dans la régénération du cœur. Nous avons observé ce conflit du prêtre et du prophète, s'exaspérant jusqu'au crime ecclésiastique sur la colline du Crâne. Nous avons vu les champions de l'idéal

religieux, dans l'antiquité, sauver la cause de Dieu en crucifiant Jésus-Christ.

Spectacle fantastique, atroce. Essayons de le méditer, creusons le scandale, et recueillons les étonnantes leçons qui s'en dégagent.

Et d'abord, pourquoi cette haine des cléricaux de Jérusalem pour le Galiléen ? Pourquoi cette antipathie vigoureuse, manifestée avec l'impétuosité irraisonnée de l'instinct de conservation ? D'où venait au clan sacerdotal cette irrépressible frayeur de l'influence exercée par le Fils de l'homme, semblable à la peur du gibier qui flaire le chasseur ? Tous ces phénomènes psychologiques appartenaient au domaine des intuitions vitales, nécessaires à la créature qui veut persévéérer dans son être particulier. D'emblée, la caste hiératique pressentit dans le Messie un adversaire implacable de ses priviléges et de ses préjugés ; elle discerna en lui une opposition irréductible à la séculaire notion de la religion.

Rappelez-vous l'impression produite sur les populations païennes de l'Empire gréco-romain par les disciples de ce même Christ ; l'évêque Polycarpe fut supplicié, aux cris répétés de la foule : A bas les athées ! Donec, pour le paganisme antique, le christianisme naissant apparut comme une forme de l'athéisme ; il était trop moral, et trop spiritualiste, pour se confondre avec le cultuel-lisme traditionnel ; par son indépendance à l'égard des rites et des sacrifices, il frappait l'imagination des contemporains, de la même façon que nos modernes «enterrements civils», présidés par des incrédules, troublent bien des croyants ; bref, l'Eglise évangélique et laïque, au début de notre ère, fut considérée comme une incarnation de l'irrелиigion.

Un sentiment analogue explique l'hostilité systématique du clergé juif envers Jésus ; car, sur le fond des choses, la notion sacerdotale de la religion était celle du paganisme : apaiser la divinité par des gestes et des incantations propitiatoires. Or, voici un artisan pauvre, un rêveur ignorant, un illuminé, qui s'applique à saper les bases de l'établissement religieux ! Encore, si l'on pouvait l'accuser d'être un fanatique, acharné à fonder une religion nouvelle !... Une nouvelle religion est, toujours, une religion... Mais non, ce personnage perfide, infiniment dangereux, en veut à la religion elle-même, à toutes les formes organisées de l'esprit religieux. Qu'on le laisse agir, et le Temple perdra sa

raison d'être. Practiser avec lui est le comble de l'impiété, car il fait plus que blasphémer, il nie Dieu ; sa mission est celle de Satan ; il est possédé par Béelzébul.

Je prévois deux objections à cette manière de présenter les choses.

Voici la première. Vous prétendez, me dira-t-on, que Jésus passa pour un suppôt de l'irréligion ? Quelle fantaisie ! Quel baroque anachronisme ! Vous lui mettez dans la main le triangle du franc-maçon, et à la boutonnière la fleur symbolique de la libre-pensée, l'immortelle rouge des négateurs de l'immortalité. Mais vous savez bien qu'il se comporta, au contraire, en Juif pratiquant : présent dans le temple à l'époque des fêtes sacrées, fidèle à payer l'impôt du sanctuaire ou à célébrer les cérémonies exigées par la Loi de Moïse. A cela je réponds : d'accord avec vous sur ces faits incontestables, je les interprète autrement. Une anecdote expliquera ma pensée à cet égard. Un étudiant français, très indépendant d'esprit, se comportait à la caserne, durant son service militaire, avec une correction impeccable. Son attitude intrigua un officier qui finit par lui dire : « Pareille soumission à la règle n'est pas naturelle ; vous devez être antimilitariste ! » Quelle psychologie dans ce propos ! Eh bien ! j'entrevois quelque application possible d'un raisonnement analogue au cas du Christ. Vous observez qu'il « pratiquait sa religion », selon la formule courante ? Mais n'oubliez pas que cette conformité à l'usage était liée à une perpétuelle critique des chefs religieux ; son indignation jaillissait, fréquente, contre la tyrannie d'une religion dogmatique et formaliste. Si bien que Jésus, en se pliant aux coutumes de la piété traditionnelle, conservait son indépendance à leur égard ; il ne les dédaignait point, mais il restait distant ; il jugeait intérieurement, et condamnait souvent, cette religiosité superficielle ; et s'il s'en accommodait, c'était avec une certaine condescendance, à la manière du médecin qui, soignant un malade sénile, vise d'abord à ne point le contrarier ; il recommande qu'on accorde à l'inconscient, sans discuter, tous les aliments qu'il exigera. Rappelez-vous sa douce ironie, quand on réclame de lui une cotisation cultuelle : « Moi, je ne devrais rien payer pour le sanctuaire ! Mais je vais m'exécuter, afin de ne point scandaliser les percepteurs ecclésiastiques. » (Mat. xvii)

Voici, maintenant, la seconde objection à ma thèse que Jésus donnait aux prêtres l'impression d'être secrètement hostile à la religion, telle que le sacerdoce juif la pratiquait et l'imposait. Cette objection est plus forte que la première et porte plus loin. On nous dit : Jésus a fait bien plus que *pratiquer* les rites juifs ; il les a légitimés et maximés, il les a idéalisés, il les a élevés sur le plan de l'absolu en leur donnant une signification transcendante, car il a voulu être l'aboutissement prédestiné de toute la religion sacerdotale ; il a voulu que tous les sacrifices rituels de l'Histoire culminassent dans le suprême sacrifice du Calvaire ; il a voulu être, en particulier, l'Agneau de Dieu préfiguré par les sanglantes victimes des cérémonies lévitiques.

A cela je réponds : Prouvez-le ! Sans contestation, Jésus appartenait à la lignée des prophètes ; celle-ci, d'un bout à l'autre de la Bible, s'affirme hostile à la lignée des prêtres ; il y a là deux programmes, deux idéals, deux notions divergentes de la religion. Essayer de les combiner, c'est rompre avec cette logique interne qui s'affirme déjà dans le simple domaine biologique, et qui empêche le naturaliste, quand il reconstitue un squelette fossile, de planter une dent d'herbivore dans une mâchoire de carnassier. Or, la logique des idées est plus impérieuse que la logique des corps. Si Jésus fut le pionnier d'une religion morale, il ne fut pas le champion d'une religion cléricale ; il faut choisir. Si Jésus fut perpétuellement en conflit, virtuel ou violent, avec le clergé juif et l'orthodoxie israélite, comment donc aurait-il envisagé l'ensemble de sa mission sous l'angle sacerdotal ? Contradiction intellectuelle ! Impossibilité spirituelle !

A l'appui de cette hypothèse, on cite quelques paroles énigmatiques du Christ, qui employa parfois, pour être compris de ses auditeurs, le vocabulaire fourni par une religion rituelle. En recourant à ces concepts et à ces images, il obéissait à la même préoccupation qui explique la genèse des paraboles ; il se servait d'une méthode pédagogique où la poésie du symbole remplace la prose de la démonstration. Au lieu d'expliquer, on suggère, on inspire ; et l'on se tient pour satisfait, quand on a communiqué une impression juste, quand on a éveillé un sentiment généreux ou déclenché une résolution nécessaire.

En toute sincérité, je ne parviens pas à découvrir, dans les paroles du Messie, une résonance métaphysique ou un accent

ritualiste. A aucun moment, il ne représente l'idéal ecclésias-tique ou sacramentaire de la religion traditionnelle. Je n'en dirai pas autant de l'apôtre Paul ; celui-ci, dans son merveilleux et pathétique effort pour justifier rationnellement la crucifixion du Christ, recourut tantôt à la tradition lévitique, tantôt à la tradition prophétique, tantôt à des intuitions mystiques marquées du signe nouveau, le sceau chrétien. Par exemple, dans les épîtres pauliniennes, je range sous la rubrique sacerdotale les passages — il y en a sept (1) — où l'apôtre évoque le « sang » du Crucifié, le sang dans sa matérialité ; d'autre part, quand il explique la valeur de la croix par la solidarité d'essence qui unit l'ensemble des hommes au nouvel Adam, je classe tout cet ordre de raisonnements dans le cadre prophétique, avec le personnage du Serviteur de l'Eternel dépeint par le second Esaïe. Mais il reste que la véritable originalité de l'apôtre éclate, quand il raisonne sur le plan évangélique de saint Jean, le plan mystique de la communion entre le Cep et les sarments : « J'ai été crucifié avec Christ ; ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi. » Ici tombe en morceaux, comme du verre coupé au diamant, toute l'interprétation du Calvaire par les sacrifices d'expiation de la préhistoire.

On m'objectera : Vous oubliez l'épître aux Hébreux ! — Au contraire ; cette grandiose parabole fut écrite afin d'extirper radicalement de l'humanité la superstition lévitique, la croyance dans les religions qui offrent des sacrifices rituels. Que démontre l'auteur de l'épître aux Hébreux ? Premièrement : le sang des animaux est absolument incapable de purifier homme ou chose ; d'autant plus que les officiants sont, eux-mêmes, des créatures souillées. Deuxièmement : Jésus est venu ici-bas comme souverain sacrificateur immaculé, afin de recueillir au Calvaire son propre sang et de le transporter dans l'au-delà, où le Ressuscité est entré une fois pour toutes, en notre faveur, comme le pontife suprême pénétrait dans le Lieu très saint, une fois l'an. Troisièmement : la permanente intercession de Jésus pour les pécheurs, offerte à Dieu dans le ciel au nom de son sacrifice purificateur, met fin pour jamais, sur la terre, à tous les rites sacrificiels. Concluez ! *Avant* Jésus, aucun rite expiatoire ou purificateur n'était vala-

(1) *Rom.* III, 25, v. 9 ; *1 Cor.* x, 16, xi, 27 ; *Eph.* i, 7, ii, 13 ; *Col.* i, 20.

ble ici-bas ; après Jésus, aucun rite expiatoire ou purificateur ne peut subsister sans impiété. Peut-on déclarer plus clairement, plus impérieusement, que toute religion cérémonielle et sacramentaire, ici-bas, vit de fictions ; et que le sens véritable du Calvaire doit être cherché, non sur la terre, mais au ciel ? En résumé, l'épître aux Hébreux appose une double nature sur la notion traditionnelle de la religion ; elle biffe les sacrifices antérieurs à l'ère chrétienne, elle biffe les sacrifices qui s'y perpétuent.

Je suis donc obligé de conclure, et je m'en excuse, et je m'en afflige (car j'apporte ici, non un désir de controverse, mais une ardente aspiration vers l'unité spirituelle des chrétiens), je suis donc obligé de conclure que toute interprétation de la mort du Crucifié, si elle est fondée uniquement sur les holocaustes mosaïques, échappe à l'atmosphère des prophètes ; plus encore, elle sort de l'atmosphère évangélique. Et je suis contraint d'ajouter, bien malgré moi (car je crains de blesser des frères catholiques romains) que tout le système rituel et sacrificiel qui s'épanouit dans le système de la Messe constitue, historiquement, un contresens intellectuel et une régression religieuse (1). En vérité, sur le terrain de l'Histoire des religions et de la psychologie comparée, je ne puis pas me dérober à cette conclusion, qui me coûte à formuler.

En m'exprimant de la sorte, je n'obéis pas aux préoccupations sectaires d'une soi-disant théologie de *gauche*. Que signifient ces appellations spatiales ? C'est bien dans un pareil domaine, aussi, que la « main gauche doit ignorer ce que fait la main droite » — et réciproquement. La théologie digne de ce nom oublie toutes les étiquettes politiques ou ecclésiastiques. Cependant, si quelqu'un me soupçonnait de poursuivre quelque sourde campagne contre l'orthodoxie, je répondrais par le simple fait suivant. Le professeur Alexandre Westphal, dont le ministère si évangélique a laissé de profonds souvenirs à Lausanne, vient de publier un ouvrage important : *Les prophètes*, où il écrit : « Jésus, lorsqu'il parle de son sacrifice, ne se compare pas aux victimes de l'autel (p. 1052). La typologie de l'épître aux Hébreux aboutit à une théorie qui fait d'une mort divine la grande vertu salutaire pour tous les hommes, théorie bien plus rapprochée de la

(1) Il est à la fois *barbarisme* et *barbarie*, dans l'acception étymologique de ces mots innocents.

doctrine fondamentale des Mystères que de la théologie de l'Ancien Testament » (p. 91).

Voilà les conclusions les plus récentes et les plus réfléchies d'un orthodoxe protestant. On pourrait croire, après un tel verdict, que la cause est entendue, et que la notion traditionnelle de la religion rituelle et sacramentaire fera place, dans les Eglises de la Réforme, à la notion prophétique d'une religion morale et spirituelle. Il n'en est rien. Par un surprenant détour, l'orthodoxie se prépare à un repli fort inattendu sur les tranchées de seconde ligne. N'osant plus justifier un certain christianisme traditionnel par les cérémonies juives du Lévitique, elle propose de le légitimer par les cérémonies païennes des Mystères égyptiens, phrygiens, gréco-romains. Thèse hardie et dangereuse. Certains défenseurs de l'orthodoxie, catholiques ou protestants, concèdent que la conception évangélique de la religion est pleine de survivances empruntées au paganisme antique ; et ils en tirent la conclusion suivante : la séculaire préparation du salut en Israël échoua, puisque le peuple juif rejeta son Messie ; mais la millénaire préparation du salut dans le monde païen réussit, puisque l'Eglise chrétienne se paganisa. Pour s'en féliciter, il suffit d'attribuer au Saint-Esprit, depuis l'origine des âges, précisément ces caractères magiques ou sacramentaires de la religion que les prophètes hébreux dénoncèrent avec tant de courage. Rappelez-vous leurs anathèmes non seulement contre le formalisme du culte lévitique, mais contre toutes les infiltrations de l'idolâtrie, contre le spiritisme, l'occultisme, les incantations superstitieuses, les consultations de morts... Eh bien ! disait le médecin de Molière, nous avons modifié tout cela ; le cœur a changé de position dans la poitrine humaine. Aujourd'hui, pour fortifier le christianisme traditionnel, et pour lui décerner un brevet de religion authentique, selon la formule immémoriale héritée de nos ancêtres primitifs, une certaine orthodoxie approuve, acclame les croyances ou les pratiques des Mystères païens.

Certes je n'ignore pas, et je l'ai rappelé tout à l'heure, que cette piété des initiés correspondait, en des points essentiels, à un progrès sérieux sur le paganisme ambiant ; dans la mesure où elle était une affirmation de la personnalité, une recherche de la régénération individuelle, cette piété rompait utilement avec

le collectivisme et le naturisme d'une religion nationaliste. Sous cet aspect-là, elle relevait de la protestation prophétique inhérente à l'âme humaine. Mais les défenseurs de l'orthodoxie traditionnelle, envisagée comme une religion au sens convenu du terme, insistent précisément sur les côtés les moins spiritualistes, les plus sacramentaires, de la piété des Mystères. Il ne dissimulent pas leur satisfaction à relever, chez les initiés païens, une confiance toute superstitieuse dans le rite magique, une croyance toute matérialiste et quasi sauvage dans la vertu expiatoire du sang.

Plus je réfléchis, plus je m'ébahis. Pareille apologétique ne glisse-t-elle point vers un gouffre de ténèbres ? Assurément, je ne songe pas à blâmer la thèse fondamentale, cette affirmation perspicace et généreuse que la Révélation, ici-bas, ne s'est point cantonnée en Palestine, et que l'Esprit de Dieu, sur la terre, n'est jamais resté sans confesseurs et sans témoins. Mais ce qui me stupéfie, c'est que l'on s'efforce d'utiliser cette noble vue de l'Histoire universelle au service d'une conception à la fois étriquée et erronée du christianisme qui sauve. Comment ! l'Evangile authentique serait superposable, en sa forme générale, au paganisme ritualiste et magique des Mystères grecs ? La ligne directrice de la préparation à la venue du Messie passerait par Osiris, Atys et Cybèle ? Les mêmes théologiens qui rejettent la religion du bouc Hazazel accueilleraient la religion du taureau de Mithra ? Et de conséquence en conséquence, à force d'enchevêtrements souterrains des forces obscures de la religion, nous devrions vénérer, dans le Baptême et la Sainte Cène, un cadeau du Totémisme et du Tabouisme !

Certains critiques essayent, il est vrai, d'associer saint Paul à cette paganisation de l'Evangile. On serait tenté de leur appliquer à eux-mêmes l'apostrophe du gouverneur romain au missionnaire juif : « Ton grand savoir te fait déraisonner ! » J'admets que l'apôtre, fidèle à sa tactique d'apologète, se soit fait « tout à tous », et que, parlant Moïse avec les uns, il ait parlé Jupiter avec les autres ; je veux dire qu'il a pu employer telle expression païenne, par exemple le mot « vertu » en écrivant aux Philippiens, pour être mieux compris de lecteurs non israélites. J'admets encore que l'apôtre ait pu s'appuyer sur des notions païennes, admises par ses interlocuteurs, pour les amener à ses propres

conclusions ; ceci n'est qu'une méthode logique empruntée à l'art de persuader ; quand il fait état, par exemple, de la coutume superstitieuse qui consistait à baptiser un vivant à la place d'un mort, saint Paul n'affirme nullement qu'il partage cette conception lui-même. Enfin, je concède que la notion de la sainte Cène, dans les épîtres, prête parfois à une interprétation sacramentaire ; cependant, quand l'apôtre affirme que les communians indignes tombent malades ou meurent, il n'est rien dans le texte qui empêche d'attribuer ce châtiment à une directe intervention de l'Eternel, comme ce fut le cas dans le désert du Sinaï, quand Dieu frappa les idolâtres, punition que saint Paul rappelle expressément. D'autre part, si l'apôtre avait réellement adopté une interprétation sacramentaire de l'efficacité morale de la Sainte Cène, aurait-il parlé du baptême avec une désinvolture incroyable, affirmant qu'il baptise le moins possible, et qu'il en rend grâces à Dieu, car son but est de prêcher l'Evangile, non de présider à des ablutions rituelles ? On ne parle pas ainsi du baptême, envisagé comme un sacrement. Alors, comment la Sainte Cène le serait-elle, j'entends au sens païen et magique du mot ? Elle lui vient, affirme Paul, de la Chambre haute par *tradition*, et de Jésus-Christ lui-même par *révélation* ; or, l'une et l'autre source excluaient toute influence paganisante et matérialiste.

Songez, en particulier, aux valeurs morales que représentait, pour l'ancien pharisien, la rencontre de son âme avec le Messie glorifié. Cet éblouissement se produisit sur le plan du concept israélite et prophétique de la religion, dans l'atmosphère de l'Ancien Testament et du messianisme juif ; peut-on concevoir un système d'idées, ou un complexe de sentiments, plus rebelles aux souffles du sacramentalisme païen ? Au surplus, quel fut le résultat de l'événement pour Paul ? Quelle conclusion pratique en tira-t-il ? « Je suis appelé à l'apostolat ! » Or, la vocation de l'apôtre est à l'antipode, précisément, de l'office du prêtre. « Mon but n'est point de baptiser, mais d'évangéliser ! » s'écrie saint Paul. Parole incompréhensible et scandaleuse pour l'officiant ; si l'on croit à l'*opus operatum*, on y croit de la même foi dont on croit en Dieu ; le sacrement, c'est Dieu à l'œuvre. Au contraire, Paul fait bon marché de tout l'élément réputé surnaturel dans la religion traditionnelle : localisation du Saint Esprit par le canal des moyens matériels de la grâce, don de guérison, puis-

sance miraculeuse, parler en langues, extase. Pour lui, je le répète, l'essentiel est la prédication de l'Evangile, l'apostolat.

Eh bien ! à la lumière de nos observations précédentes sur le conflit séculaire du prêtre et du prophète, examinez quelle est la place de l'« apôtre » dans la courbe générale de l'évolution du clergé au sein de l'humanité. Au plus bas degré, se tient l'officiant qui *opère* par le geste ; plus haut, c'est le prédicateur ou le docteur, qui *enseigne* par la parole ; plus haut encore, c'est le *directeur spirituel*, inconnu dans l'Ancien Testament, qui *inspire* par la prière, et qui est le cœur de la paroisse chrétienne ; enfin, au sommet de la hiérarchie se dresse l'*apôtre* qui évangélise et témoigne jusqu'au martyre... Il est piquant de constater que, d'après cette échelle des valeurs, le « Souverain Pontife », dans toutes les religions, reste à la hauteur du sol. Au contraire, c'est dans le domaine de l'apostolat que s'érige la croix du Calvaire, apothéose de la Révélation rédemptrice.

En définitive, ni l'orthodoxie qui s'accoste aux holocaustes du Lévitique, ni l'orthodoxie qui s'appuie aux mystères du Mithraïsme, ne nous donneront le change. Le christianisme originel, évangélique, refuse d'être enfermé dans les cadres traditionnels de la Religion. Bref, et pour mettre en relief toute ma pensée, j'établis le parallélisme suivant.

Les religions païennes, dans leur ensemble, c'est l'homme cherchant Dieu. L'Evangile, c'est Dieu cherchant l'homme.

La religion des Mystères place l'*individu* au premier plan ; l'Evangile veut qu'il prie ainsi : « *Notre Père ! donne-nous, pardonne-nous, délivre-nous* ».

La religion des Mystères, encore, c'est le regard tourné vers un Paradis posthume. L'Evangile, c'est l'attention fixée sur la nouvelle naissance ; la régénération actuelle.

Les religions organisées, unifiées, hiérarchisées, soit la juive, soit la catholique (romaine ou grecque), soit la protestante hélas ! ont prouvé qu'elles devenaient la raison sociale d'une Eglise, le Conseil d'administration d'un clergé. Mais l'Evangile est l'instrument du Royaume de Dieu, un moyen subordonné à un But.

Enfin, les religions cléricalisées sont intolérantes, fanatiques, persécutrices par essence ; tandis que l'Evangile exerce un pouvoir de synthèse illimitée ; il pousse au rapprochement et à la

collaboration des âmes, il multiplie les coopérateurs, il unifie les esprits par-dessus toutes les barrières intellectuelles, politiques, sociales, ethniques, par-dessus tous les séparatismes religieux.

IV

Il est temps de conclure. J'ai développé trois thèses.

1^o L'homme est un animal religieux ; avoir une religion, c'est simplement manifester le caractère distinctif de l'humanité ; rien de plus.

2^o Le prêtre vit par la religion cultuelle, mais la religion spirituelle vit par le prophète.

3^o Jésus, étant prophète et non prêtre, n'est pas venu fonder une religion nouvelle.

Vous demanderez alors : Qu'est-ce donc, décidément, que le christianisme ? Je répondrai en formulant une dernière thèse : Le christianisme, c'est le Christ !

En d'autres termes, si le christianisme, en son essence, n'est pas une religion au sens millénaire du mot, comment le définir ? Il est l'apparition, dans l'Histoire, d'une personnalité qui terminera le règne des religions traditionnelles.

A mesure qu'il s'affirmera sur la terre, l'Esprit de Jésus mettra fin à la lutte séculaire entre les religions, lutte qui n'existe pas dans l'antiquité, lutte qui n'existera pas dans l'avenir. Elle est née avec l'apparition de l'idéal prophétique, laïque, protestataire, spirituel ; elle cessera par le triomphe de ce même idéal.

Alors que le paganisme couvrait la terre entière, c'est au sein du judaïsme palestinien que se déclencha l'offensive des pionniers de la religion de l'Esprit ; — celle-ci a trouvé en Jésus-Christ son chef et son champion, car il établit l'âme sur un autre terrain que celui du rite et du dogme ; il l'enracine dans la vie intérieure, dans l'expérience religieuse. On ne rendrait pas justice à l'originalité créatrice du Révélateur, si l'on se bornait à dire qu'il a voulu être l'annonciateur et le pionnier des réalités invisibles, contre l'appareil extérieur des religions purement cultuelles et matérialisées. Non, le point d'appui de son levier rédempteur n'est pas l'*invisible*, c'est le *spirituel*. Si le ritualisme ecclésiastique vit du mystère, et de la frayeur des régions inconnues de l'univers, le réalisme évangélique vit de lumière et de révélation, d'intuition morale et de certitude qui guérit.

Dès lors, on aperçoit pourquoi Jésus n'est pas venu fonder *une* religion nouvelle ; il apportait *la* Religion. Un chirurgien qui trouverait le moyen de supprimer les déformations du squelette, ne perdrait plus sa peine à inventer des appareils orthopédiques. Jésus respire sur un plan supérieur au niveau des religions ; il nous initie à une manière d'être, à une façon de penser, de sentir, de réagir ; il veut garantir une certaine expérience, former un certain caractère, développer un certain esprit, propager une certaine vie. En lui, le Fils de l'homme (l'Entraîneur prédestiné, le Metteur en œuvre de nos virtualités divines), l'humanité, révélée à elle-même, prend conscience de ses possibilités ineffables et de sa véritable destinée.

Il suffit d'entrevoir la portée intime et la signification éternelle de tels axiomes, pour que le christianisme authentique cesse de figurer au catalogue des religions classées et numérotées. Je le répète, il plane au-dessus d'elles, étant la Religion elle-même, la Religion de l'Esprit. Tel est le sens de ma dernière thèse : *le christianisme, c'est le Christ.* Et le Christ, c'est l'idéal que le Galiléen, ici-bas, incarna.

Quelqu'un demandera-t-il : « Quel Christ ? » Il n'en existe qu'un. On a pu multiplier les notions de Dieu, et chacun se forme une image particulière de la divinité ; mais il n'existe et il n'existera jamais qu'un seul Christ, celui des évangiles, celui qui vécut corporellement en Palestine, et celui qui vécut spirituellement « dans cette autre Terre sainte, l'âme humaine ». Le Christ, en définitive, c'est l'esprit du Christ, un ensemble d'expériences et d'inspirations qui se résument dans une pensée, un programme et une mystique, en d'autres termes dans la foi au Père et la communion avec Dieu.

Notre formule se précise donc ainsi : le christianisme, c'est le Christ, et le Christ, c'est l'esprit du Christ, manifesté par excellence dans l'Eglise, mais aussi hors de l'Eglise. L'esprit du Christ, pour s'affirmer ici-bas, emploie tous les instruments, ecclésiastiques ou non, qui servent son dessein rédempteur. Les religions ne sont que des moyens au service de la Religion.

Le christianisme, c'est l'esprit du Christ ! Les historiens nous objectent que cet Esprit est incarné dans les Eglises concrètes, parfois rivales ou hostiles. Evidemment ; mais le christianisme traditionnel, enfermé dans les cadres d'une religion rituelle et

doctrinale, ne saurait être accepté en bloc par les tenants du christianisme spirituel. En effet, la religion dite chrétienne, telle que l'histoire l'a forgée, représente un ensemble d'éléments hétérogènes ; il est plein de survivances sacramentelles, empruntées au rituel pagano-lévitique ; il est coulé dans le dogmatisme hellénique et la spéculation platonicienne ou plotinienne sur l'au-delà ; il est enfermé dans la centralisation administrative de la hiérarchie autoritaire de l'Empire des Césars ; le tout mêlé aux manifestations vivaces d'un vigoureux messianisme prophétique, et d'un admirable mysticisme spirituel dans le sens de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Tel étant le conglomérat offert par le christianisme traditionnel, quelle attitude prendrait à son égard le Maître bien-aimé ? « Que ferait Jésus ? » La question troublante s'impose. Que ferait le Christ à l'égard du christianisme historique ? La réponse est burinée dans l'Evangile : puisqu'il resta fidèle au judaïsme, il refuserait de rompre avec l'Eglise.

Toutefois, il y manifesterait sa « présence réelle » d'une manière inattendue. On sait qu'il fit éclater la religion juive, par sa façon de la pratiquer... prophétiquement. De même, pratiquer « à la prophète » le christianisme actuel, ce serait en provoquer l'explosion ; du moins s'il s'agit du christianisme qui s'obstine à « mettre sa gloire dans ce qui constitue sa honte » (selon l'expression paulinienne), d'un christianisme qui se congratule d'être une religion comme les autres, d'un christianisme qui tient à honneur de clamer : « Présent ! » dans un *Congrès des Religions*. Les Israélites réclamèrent à cor et à cri un roi Saül, pour fonder leur gouvernement dans la masse des monarchies païennes ; de même, un certain christianisme traditionnel n'aspire qu'à disparaître dans la masse des religions humaines ; plus son originalité s'évanouit, plus il se félicite.

Après tout, pourquoi n'existerait-il point plusieurs christianismes légitimes ? Pourquoi le christianisme ne serait-il point une expression synthétique, appliquée à la grande famille des religions qui se réclament de Jésus-Christ ? Les unes sont plus dogmatiques ou rituelles, d'autres plus mystiques, d'autres plus morales et sociales. Le dosage des éléments qui les différencie est variable ; mais il n'y a jamais là qu'une affaire de nuances, quand l'esprit de Jésus-Christ est réellement présent.

Toutefois, cet ensemble de religions qu'inspire le Héros des évangiles et qui constituent, fédérées ou non, le christianisme, autorise-t-il à identifier ce christianisme lui-même avec la Religion proprement dite, au sens traditionnel et immémorial du terme ?

Certains déclarent qu'une religion est constituée par un ensemble de gestes et de rites commandés par la divinité. Pour identifier le christianisme, en son essence, avec une pareille définition de la religion, il faut solliciter les textes et violenter les documents. Les Fausses Décrétales, insérées dans les fondations du siège papal, sont le type inoubliable de ces procédés ecclésiastiques.

D'autres affirment : la religion est un ensemble d'institutions et de dogmes, moralement et socialement utiles. Mais, si le christianisme est identifié avec la religion ainsi entendue, le christianisme cesse d'être religieux. Car osons l'affirmer, une religion doit être avant tout *religieuse* ; elle ne doit pas être subordonnée à une fin utilitaire. On nous objectera que le Sommaire de la Loi, ratifié par Jésus, place le second commandement au niveau du premier. Mais l'expression d'une pareille équivalence a toute la vigueur d'un paradoxe fécond ! Ou bien c'est une pensée géniale, éclatante ; ou bien c'est un truisme radical-socialiste : « Qui travaille prie ! » Or, Jésus n'a nullement ramené la vie spirituelle à la vie sociale.

Pour mesurer toute la portée de son aphorisme extraordinaire, il suffirait de rédiger ainsi le Sommaire de la Loi, dont les deux termes sont prétendument interchangeables : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu comme toi-même. Tu aimeras ton prochain de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée, de toute ta force.* Le Sommaire de la Loi, ainsi libellé, glisse dans l'absurdité ou le blasphème. De même que l'apôtre Paul déifie le bon sens vulgaire, quand il certifie qu'en Jésus-Christ il n'y a plus ni homme ni femme — de même, Jésus confond les pédants quand il s'écrie : « Celui qui aime son prochain obéit au commandement fondamental, il aime Dieu. » En réalité, l'enseignement du Révélateur est celui-ci : *Aime le Père, et alors, devenu son fils, tu aimeras les frères.* Telle fut l'expérience du Sauveur lui-même.

Si la religion n'est pas un ensemble de gestes et de rites commandés par la divinité, si elle n'est pas davantage un ensemble d'institutions et de dogmes socialement utiles, demandons-nous

si elle ne serait pas un ensemble de moyens symboliques (images, mais *images de réalités*), grâce auxquels une âme est menée à la régénération. Par là elle acquiert une personnalité spirituelle ; et alors, forte du témoignage intérieur du Saint Esprit, elle devient capable de passer pour irréligieuse aux yeux des ignorants ou des sectaires ; elle devient capable de rompre avec les formes d'une certaine religion, ou même avec toutes les formes religieuses.

Mais ici point de malentendu. En affirmant que le Christ, s'il revenait parmi nous, pratiquerait la religion chrétienne de manière à la faire sauter, — j'emploie une image paradoxale, et qui doit être interprétée sur le plan spirituel, non sur le plan ecclésiastique. J'entends par là que je suis loin de préconiser la rupture des disciples de Jésus avec les Eglises actuelles. Au contraire, elles nous sont de plus en plus chères ; elles apparaissent toujours plus indispensables. Je voudrais n'en parler qu'avec une gratitude réfléchie et une infinie tendresse. Dans notre monde chaotique, elles sont les centres de cristallisation autour desquels s'agglomèrent les plus purs idéals, et les ambitions les plus saintes ; dans la masse humaine, elles représentent les cellules vitales par lesquelles s'opère la croissance de la chrétienté, et par celle-ci de notre espèce tout entière. Ce que l'apparition du cerveau fut pour l'activité mentale sur notre globe, ce que le Christ fut pour le développement moral et spirituel de la conscience à la surface de notre planète, l'Eglise est appelée à le devenir, dans le domaine de la collectivité sociale, pour la constitution d'une chrétienté, pour l'humanisation de l'humanité... Le christianisme reste une abstraction, tant qu'il ne se concrétise pas dans une chrétienté organisée. Pour lutter, ici-bas, contre « la puissance des ténèbres » d'une manière efficace, et pour l'obliger à reculer, il faut bien autre chose qu'une cohue de bonnes volontés indisciplinées, il faut une troupe cohérente, une Ligue des Eglises fédérées, une « Armée du salut ».

Les Eglises donc sont nécessaires, toujours plus nécessaires. Briser systématiquement avec elles, équivaudrait à une tentative insensée pour défaire l'histoire et supprimer la réalité. Comment nier que le christianisme soit devenu une religion, au sens, le plus antique ? Il est encastré dans une tradition séculaire, dans un ensemble de concepts qui paraissent presque intangibles, tant ils dominent les sensibilités ou les imaginations, et les acca-

blent sous le poids des instincts hérités de la préhistoire. Et cependant, je le répète, si le Christ sut employer même le *judaïsme* pour travailler au salut du monde, — à plus forte raison, l'esprit du Christ, aujourd'hui, saura utiliser le *christianisme* au service du Royaume de Dieu.

La religion pure et sans tache, affirmait saint Jacques, la voici : visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions et se préserver des souillures du monde. C'est le Sommaire de la Loi sous une autre forme, le double appel à l'amour pour Dieu, qui nous sanctifie, et à l'amour pour le prochain. La tâche de l'Eglise, ici-bas, est d'encadrer les âmes, de les orienter, de les enrôler, de les inspirer au service de ce double idéal : vie intérieure, activité fraternelle. L'Eglise normale et vraiment chrétienne se propose deux buts : d'abord, intensifier la communion du fidèle avec l'Esprit ; ensuite, favoriser la manifestation et la diffusion de l'Esprit dans le monde. Double tâche qui aboutit, chaque fois, à l'incarnation de l'Esprit saint.

Dès lors, on voit dans quel sens nous sommes prêts à utiliser et à fortifier les Eglises, expressions localisées de l'Eglise universelle et de l'Esprit qui « souffle où il veut ». Quelles que soient leurs erreurs ou leurs fautes, nous les emploierons avec reconnaissance, et nous les plierons au service de Jésus-Christ, Chef suprême de nos âmes. Lorsqu'un pareil traitement mettra une Eglise en pièces, il sera démontré par là qu'elle ne méritait pas de survivre. Mais en dehors de cette éventualité prévisible et légitime, nous acclamerons dans les Eglises, avec une indicible gratitude, des « moyens de grâce » providentiels au service de la véritable religion.

Ici, nous touchons au vif du tragique malentendu sur lequel nous méditons ; il gît dans la confusion entre les moyens de grâce et la grâce elle-même. Les moyens de grâce frappent nos sens, ils sont liés à tout l'appareil extérieur du culte, au sanctuaire, au clergé, au rite ; et le christianisme traditionnel, tel que l'histoire l'a façonné, emploie ces moyens systématiquement ; à cet égard, un observateur superficiel affirmera que le christianisme est une religion. Mais, en réalité, le christianisme authentique ne réside nullement en ces manifestations cultuelles ; il est, par essence, une attitude intime, la communion spirituelle avec Jésus-Christ, le caractère évangélique, la présence en nous de l'esprit des Béatitudes, l'expérience de Dieu ; cela c'est l'œuvre de la grâce, et cette vie surnaturelle est précisément la substance

de la religion spirituelle, immortelle. A ce point de vue, qui osera nier que le christianisme soit une religion ? Mais cette religion intérieure est justement séparable de la religion extérieure ; celle-ci n'est qu'un simple acheminement vers le but. Si bien qu'en définitive, *si le christianisme est une religion, il ne l'est que dans la mesure où il ne l'est point* ; en d'autres termes, s'il est une religion intérieure, gardons-nous de le confondre avec une religion extérieure.

Au surplus, je le répète, à quoi bon rompre avec celle-ci ? Il suffit de la maintenir à sa vraie place, en lui conférant sa véritable signification. Notre époque est trop tourmentée, notre génération est trop menacée, pour que nous négligions aucun secours dans le domaine moral. Dès lors, nous accepterons avec joie le symbolisme consolateur des dogmes et des sacrements, comme nous acceptons le symbolisme des grandes orgues et des rosaces. Tout, dans la doctrine, et tout, dans le culte, est un moyen d'expression, un moyen d'inspiration, un moyen de guérison, un « moyen de grâce ». Et qu'on ne vienne pas nous opposer la supériorité d'un système ecclésiastique fondé sur l'objectivité massive d'un sacramentalisme miraculeux ou magique ; car ces hautes prétentions, formulées sur le ton doctrinal, devraient être modulées sur le mode poétique. En réalité, le sacrement n'est pas différent du symbole, il ne vit que par lui, et périt avec le symbolisme qui l'anime. Cessez de croire à la présence de Dieu dans l'hostie, et celle-ci deviendra un cachet de pâte ; elle opérait, uniquement, par le concept que votre esprit rattachait à l'objet matériel. L'histoire des religions démontre que les effets psychologiques du sacrement furent produits, à toutes les époques, dans les milieux les plus barbares, par des manducations variées, parfois bizarres, féroces ou répugnantes, auxquelles se rattachait une hypothèse, une croyance. Tant il est vrai que l'âme du sacrement reste l'idée ; tant il est vrai que le sacrement ne respire que par le symbole.

Au surplus, le symbole (tout comme le sacrement) peut se définir « la manifestation visible d'une énergie invisible » ; et le symbole, comme le sacrement, donne, transmet, communique une bénédiction ; mais toujours sur le plan spirituel, jamais par le détour de la matérialité. Celle-ci est le support de l'Esprit, elle n'en est point le véhicule ; de même que la foudre court le long du paratonnerre sans y être contenue.

Je sais qu'en m'exprimant ainsi je sape les bases même de toute caste cléricale, composée d'êtres divins, seuls capables de manipuler sans dommage le *mana* des Polynésiens, les rayons X du mystère universel, les émanations redoutables du divin, les énigmatiques et menaçantes vibrations de l'*opus operatum*. Mais si le christianisme n'est pas dans son essence une religion cultuelle, s'il est une religion spirituelle, il faut que le clergé chrétien relève, non de la matière, mais de l'Esprit ; non du sacrement, mais du symbole ; non des choses, mais de Dieu ; et pour tout dire enfin, non de l'Eglise, mais de Jésus-Christ.

Tel sera mon dernier mot. L'heure de certaines controverses entre les religions est passée. Elles sont toutes imparfaites ; elles ne doivent rivaliser que de zèle dans la culture de l'âme et la transformation de la société. Et quant aux religions qui se réclament expressément du Héros des évangiles, du Crucifié, du Glorifié, ah ! quand elles se disputent, elles le renient toutes ensemble, elles le soufflent et le conspuent comme la soldatesque païenne du prétoire pendant la nuit de l'*Ecce homo*.

Une mélancolie amère nous étreint devant le spectacle actuel d'une chrétienté qui se réclame d'un seul et même Christ, et qui reste démembrée par des nationalismes hostiles, des ecclésiologies rivales et des dogmatiques agressives.

Les seules confessions chrétiennes qui se montreront capables de sauver la situation, seront celles qui récitent le Notre Père, autour de la Table sainte, en vue du Royaume de Dieu.

Méditez une singulière et significative coïncidence. D'une part, le pape célèbre l'année jubilaire ; il fait de Rome le point de mire pour la chrétienté ; il promet d'innombrables indulgences aux pèlerins qui visiteront la Ville éternelle. C'est l'affirmation traditionnelle que le christianisme est, avant tout, une religion. D'autre part, le protestantisme mondial et le christianisme grec, après avoir vainement invité l'Eglise romaine aux solennelles assises qui se préparent, organisent, à Stockholm, un Congrès ou Concile universel du *Christianisme pratique* ou de l'*Evangile appliqué*, destiné à concentrer les énergies spirituelles des Eglises au service d'un programme œcuménique d'activité morale et sociale pour le salut de notre civilisation blessée.

Tirez les conclusions qui se dégagent du double tableau.

J'ai dit.

WILFRED MONOD.